

MAROC

JEAN MAZEL

TERRE D'ÉNIGMES

ROBERT LAFFONT

Forum 10/78 85,00

MAROC

TERRE D'ÉNIGMES

4° O3 j.
1634

90
35/36

JEAN MAZEL

MAROC

TERRE D'ÉNIGMES

ROBERT LAFFONT



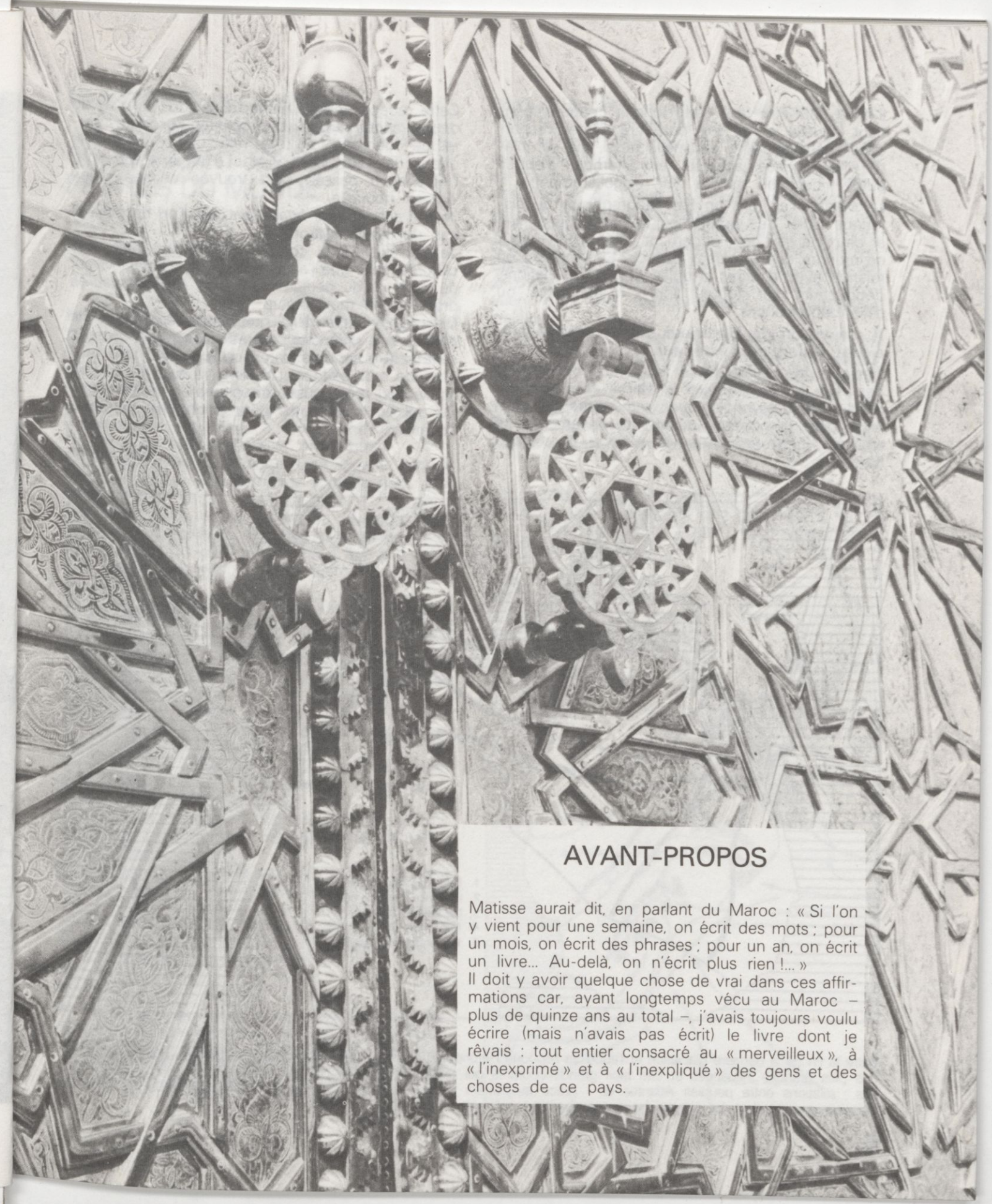
DL-02.06.1981-16039

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

La 1re édition de cet ouvrage est parue, dans la collection « Les Énigmes de l'Univers », sous le titre : Énigmes du Maroc.

La présente édition a été conçue et réalisée par Jacques Noël, avec la collaboration de Dominique Gurdjian pour les hors-texte et de Sabine Yi pour la documentation photographique.

© Éditions Robert Laffont S.A., 1971
ISBN 2.221.50024.5



AVANT-PROPOS

Matisse aurait dit, en parlant du Maroc : « Si l'on y vient pour une semaine, on écrit des mots ; pour un mois, on écrit des phrases ; pour un an, on écrit un livre... Au-delà, on n'écrit plus rien !... »
Il doit y avoir quelque chose de vrai dans ces affirmations car, ayant longtemps vécu au Maroc – plus de quinze ans au total –, j'avais toujours voulu écrire (mais n'avais pas écrit) le livre dont je rêvais : tout entier consacré au « merveilleux », à « l'inexprimé » et à « l'inexpliqué » des gens et des choses de ce pays.

Il aura peut-être fallu cette longue coupure, pendant laquelle je me suis consacré à mes recherches phéniciennes. Il aura fallu aussi, me semble-t-il, l'expérience acquise, entre-temps, d'autres pays – celle du monde noir, singulièrement.

Le Maroc n'est pas un fait géographique ou historique isolé. Ses problèmes archéologiques hier, et ceux de son développement aujourd'hui – pour ne prendre que ces deux aspects – le mettent en relation avec d'autres peuples et d'autres nations, débouchent sur toutes sortes d'influences ou d'interdépendances.

A ma **vision de l'intérieur** s'est ajoutée la précieuse **vision de l'extérieur.**

Il m'aura fallu aussi oublier pour redécouvrir avec des yeux neufs. Retrouver le Maroc avec aussi un certain recul psychologique ; me mettre en définitive dans le « climat » du nouvel arrivant afin de ressentir cette terrible envie d'écrire dont parle Matisse.

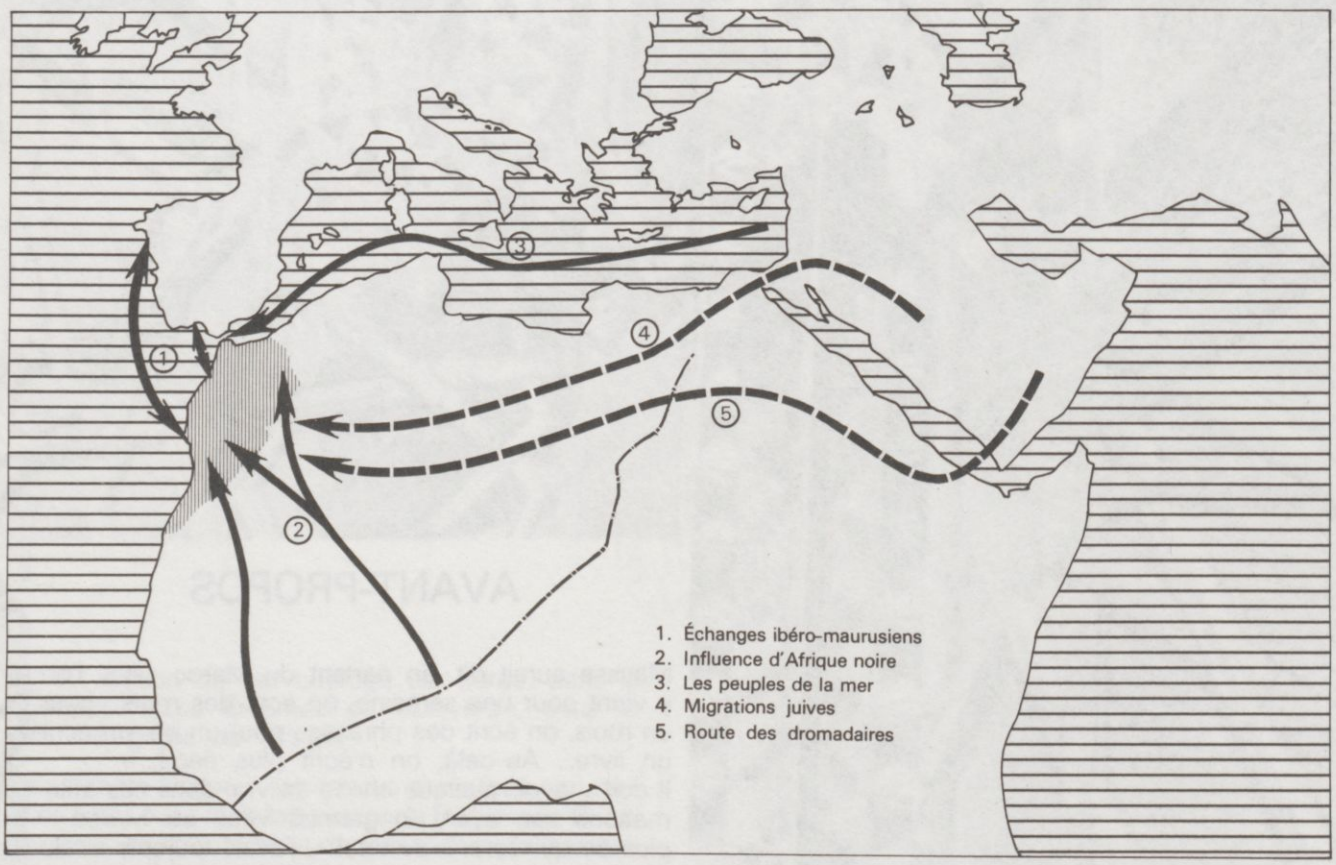
Cette redécouverte a été éclairée tout au long de deux grandes randonnées récentes par toutes sortes de « déclics » : un texte relu ; une sonorité ; une odeur ; le merveilleux visage d'un ami... Et alors, l'expérience passée s'est trouvée animée d'une vigueur nouvelle.

Je me suis aperçu également que l'on ne pouvait pas oublier le Maroc.

Je me suis rendu compte que la plus belle des cultures, celle que j'avais acquise au contact vivant du pays et du peuple marocains, était demeurée présente en moi, intacte.

C'est alors, cependant, que des phénomènes de genres très différents, auprès desquels je passais sans y être sensible parce qu'ils étaient trop proches de moi jadis, sont devenus, peu à peu, souci intellectuel, pôle aussi, de nouvelles recherches. Ce qui ne m'avait pas paru énigmatique alors le devenait.

Jean Mazel.



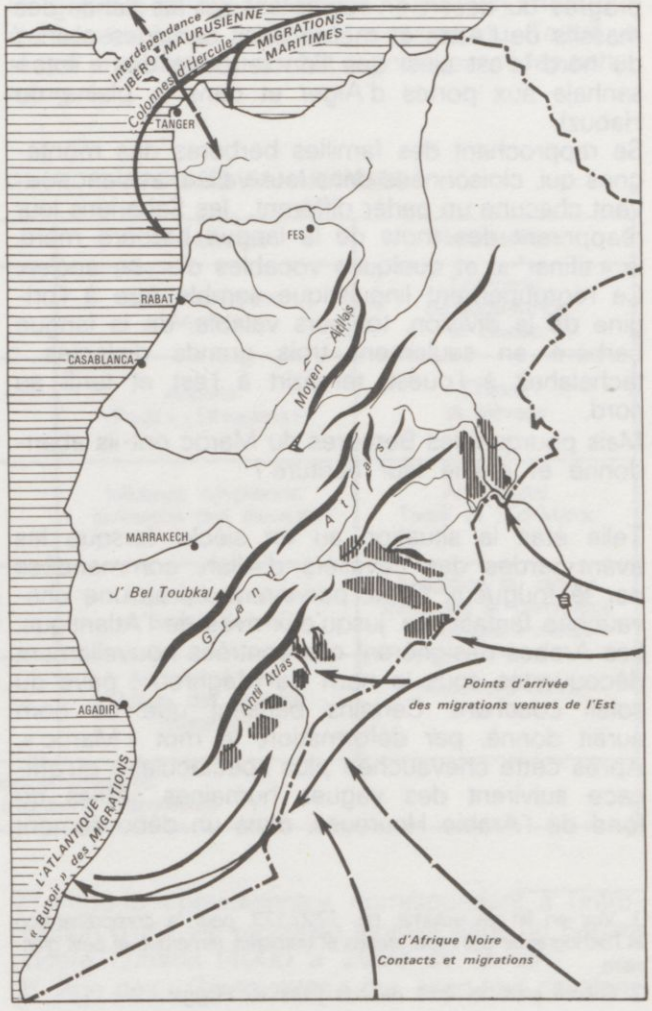
Entre la fin de la dernière glaciation et l'aube de l'époque historique il semble que le Maroc ait été une « terre de rencontre » des plus grandes influences et des plus grands courants qui ont marqué le monde au cours de ces cinq ou six mille ans : relations entre peuples Atlantes et – grâce au Sahara encore humide et tempéré – échanges avec les peuples africains en attendant les migrations successives en provenance de l'Est.

L'HISTOIRE DU MAROC : UN ÉTONNANT ROMAN-FLEUVE CONCERNANT TOUS LES PEUPLES DU MONDE

Pour pouvoir mieux situer par la suite chacune des énigmes que nous offre le Maroc, j'ai pensé qu'il fallait d'abord effectuer un vaste survol d'ensemble de son histoire et de son peuplement.
On admet en général que les « Berbères » devaient, au départ, peupler toute l'Afrique septentrionale, les immenses espaces situés au nord d'une ligne allant de l'actuelle Mauritanie à la mer Rouge.
Cette partie nord de l'Afrique a été appelée Afrique blanche puisque les Berbères appartiennent à la race blanche.
Les plus grands savants sont en désaccord sur l'origine des Berbères. Sont-ils les Atlantes de la légende ? les Philistins de la Bible ? Il y a là, déjà, à la base, la plus importante de toutes les énigmes du Maroc.
Au cours des millénaires, ils ont subi toutes sortes de pressions, tant du monde noir que de l'Est, et combien d'invasions venues par la mer !
Ces envahisseurs, ou les Berbères eux-mêmes, sont-ils les auteurs de l'extraordinaire foisonnement de gravures rupestres que l'on trouve au Maroc ? Ces gravures, relevant de techniques, d'influences et d'époques très différentes, sont à elles seules une énigme « multiface » majeure.
Comment ces Berbères ont-ils accueilli les « visiteurs » venus de la Méditerranée : Phéniciens, Grecs, Carthaginois, Romains ?
Pourquoi les Phéniciens ont-ils laissé un souvenir aussi fort, et les Romains réalisé une implantation aussi faible ?
Le christianisme, importé par les Romains, auréola pendant un temps leurs établissements. Au IVe siècle, l'Afrique du Nord, apparemment très chrétienne, comptait des centaines d'évêchés, avec parfois, à leur tête, des prélats berbères, dont le plus célèbre fut saint Augustin.

Au cours des deux millénaires précédant l'ère chrétienne, on trouve les traces – principalement dans le sud du Maroc – de nombreuses migrations, venues de l'Est par les voies sahariennes. Il est vrai qu'elles ne pouvaient aller au-delà dans leur « course au soleil », se heurtant finalement au « butoir » de l'Atlantique.

Pourquoi de telles structures se sont-elles effondrées sans laisser de traces ?
Avec le recul du temps, le christianisme semble avoir servi, dans le nord du pays, de monothéisme de transition, tandis que, sur le versant saharien des chaînes de l'Atlas, la religion juive, introduite par des communautés venues d'Arabie, jouait, en fait, le même rôle. Cette double influence au nord et au sud du pays a laissé une empreinte marquée. Certains récitatifs de choristes – tels qu'on peut les entendre aujourd'hui dans la vallée du Draa – évoquent pour moi l'image sonore des psalmistes bibliques.
D'ailleurs, les textes secrets, conservés jusqu'à une certaine époque dans les synagogues des vallées du Draa et du Dadès, faisaient état d'un grand royaume judéo-chrétien. Ce royaume a-t-il vraiment existé dans ces vallées présahariennes ?
Car il y a aussi cette énigme de l'étrange évolution climatique saharienne. La disparition des dernières



prairies sur les **hamadas**[1] et les progrès inexorables de l'assèchement amenèrent la dispersion des troupeaux de bœufs à grandes cornes qui devaient transhumer d'herbage en herbage, de verte vallée en verte vallée, du Tassili à l'embouchure du Draa. C'est alors qu'apparaissent dans le sud, par vagues successives, entre le IIIe siècle av. J.-C. et le IIIe siècle apr. J.-C., les chameliers vêtus de voiles indigo et venus par le chemin des oasis, par petites étapes, en poussant de grands troupeaux de dromadaires. Ces derniers arrivaient à point pour prendre la relève des ultimes éléphants, comme animaux de bât.

D'où venaient et qui étaient ces chameliers vêtus de bleu, qui ont apporté un style de vie, un folklore et un système d'élevage tout à fait nouveaux ? Les fameux « hommes bleus » d'aujourd'hui : Reguibat, Lemtouna, Chengueït, Sanhaja, etc., ne seraient-ils pas le produit d'un brassage entre ces chameliers et les Berbères autochtones ?

Il semble cependant que la majeure partie des familles berbères préféra se défendre contre les progrès du désert en remontant sur les flancs des massifs de l'Atlas et même dans certaines plaines du nord (c'est ainsi que l'on retrouve des « îlots » sanhaja aux portes d'Alger et dans la plaine du Haouz).

Se rapprochant des familles berbères des montagnes qui, cloisonnées dans leur vallée, avaient souvent chacune un parler différent, les Sahariens leur réapprirent des mots de la langue berbère mère, le « tifinar[2] », et quelques vocables d'arabe ancien. Ce regroupement linguistique semble être à l'origine de la division, toujours valable, de la langue berbère en seulement trois grands dialectes : tachelaheït à l'ouest, tamazirt à l'est et tarifi au nord.

Mais pourquoi les Berbères du Maroc ont-ils abandonné et oublié leur écriture ?

Telle était la situation au VIIe siècle, lorsque les avant-gardes des cavaliers d'Allah, commandées par le fougueux Okba, parvinrent, après une chevauchée fantastique, jusqu'aux rives de l'Atlantique. Les Arabes désignèrent ces contrées nouvellement découvertes sous le nom de Maghreb : pays du soleil couchant. Certains pensent que ce nom aurait donné, par déformation, le mot « Maroc ». Après cette chevauchée plus spectaculaire qu'efficace suivirent des vagues humaines, jaillies du fond de l'Arabie Heureuse, dans un débordement de vie intense, transcendée par la foi nouvelle. Les Berbères résistèrent d'abord. Suivant les lieux, après avoir jaugé prudemment les forces en présence, certains se soumirent et adoptèrent l'Islam. D'autres se replièrent dans les vallées du versant nord de l'Atlas.

Mais, en fait, l'ensemble du Maroc, au VIIe siècle, se trouvait sans maître. En dehors d'une certaine organisation urbaine qui avait dû survivre dans les anciennes cités romaines – même après la décadence –, aucun système cohérent ne pouvait s'opposer aux poussées successives de l'Islam.

Et pourtant, l'implantation de l'Islam nous apparaît extrêmement lente, pleine de sursauts, de conversions suivies d'apostasies sans nombre.

Comment une religion aussi bien adaptée au climat de l'Afrique du Nord, convenant si parfaitement au caractère mystique, sensuel et poétique des Berbères, a-t-elle mis deux, voire trois siècles à être quasi unanimement adoptée ?

Et cela, malgré le prestige d'Idriss Ier et d'Idriss II, fondateurs de la première dynastie marocaine ; malgré le prestige aussi de la conquête de l'Andalousie. Comment ces Berbères, si difficiles à rallier à l'Islam, en sont-ils devenus les plus fervents propagateurs ?

Comment Marrakech, jaillie d'un désert au IXe siècle, construite par les hommes voilés du désert, est-elle devenue la capitale d'un empire plus grand que celui de Charles Quint ?

Pourquoi les dynasties qui ont pris la suite des fondateurs almoravides sont-elles toutes venues du Sud : Almohades, Saadiens, Mérinides, sans oublier l'actuelle famille régnante, les Alaouites, dont les ancêtres sont intimement liés à l'histoire ancienne des palmeraies du Tafilalet ?

Sous les Almohades, pourquoi l'architecture de pierre prend-elle un essor extraordinaire : la Koutoubia à Marrakech, la Giralda à Séville, la tour de Hassan et les grandes portes de Rabat ?

Sous les Saadiens, comment expliquer la chevauchée fantastique d'une armée entière à travers le désert, cette expédition qui, avec ses milliers de chevaux et de dromadaires, aboutit à la prise de Tombouctou ?

Pourquoi, au cours des âges d'or successifs des différentes dynasties marocaines, les juifs ont-ils joué un si grand rôle : parfois aux côtés des trônes et couverts d'honneurs, parfois dans l'ombre, ou même persécutés, mais toujours présents et, en fait, indispensables ?

Alors que les enseignements des « maîtres » des universités marocaines de Fès, de Marrakech et de Cordoue avaient été en avance de trois ou quatre siècles sur le reste du monde, pourquoi le Maroc s'est-il replié sur lui-même ?

---

1. Voir en fin de volume, pp. 172/173, pour la compréhension et l'orthographe des mots arabes et berbères, remarque et petit glossaire.

2. Encore parlé et écrit de nos jours au Hoggar.

Pourquoi, malgré ce repli, et à une époque plus récente, un aussi grand intérêt des grandes puissances pour le Maroc ?
En marge des impérialismes, et malgré eux, pourquoi le Maroc exerce-t-il un tel attrait sur les élites ? Pourquoi a-t-il provoqué – et provoque-t-il encore – tant de vocations désintéressées, tant d'enthousiasmes ?

L'ÉNIGME DES ROCHES GRAVÉES

On a découvert, au Maroc, une quantité impressionnante de gravures et d'inscriptions sur pierre – plus d'un millier au total.
Elles sont groupées, pour la presque totalité, dans le Sud, les unes dans le Haut-Atlas, mais la plus grosse part sur le versant saharien de l'Anti-Atlas. Elles représentent le plus souvent des « bovidés », bœufs et taureaux, isolés ou en groupes, dotés de grandes cornes en forme de lyre.
Mais il y a aussi des animaux de plus grande taille : éléphants, antilopes chevalines, au moins un cervidé et un hippopotame, des personnages, des chars, des cavaliers et des dromadaires.
Jusqu'à présent, nous restons, en apparence, dans les grandes catégories définies par Henri Lhote qui, à l'issue de ses célèbres missions au Tassili, a réussi une datation qui fait autorité parmi les sahara-logues.

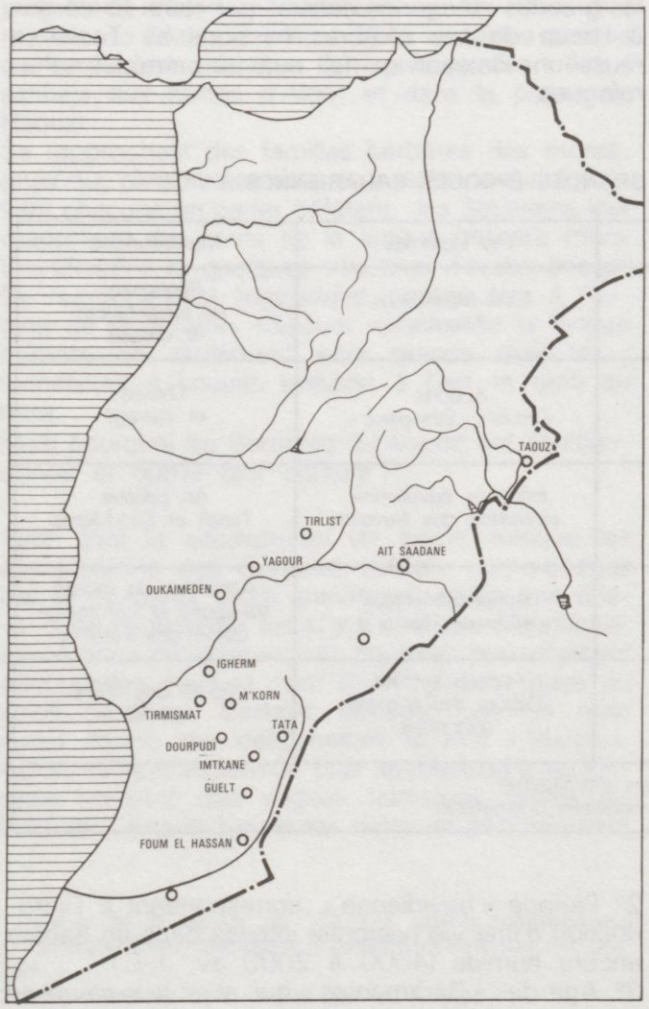
TENTATIVE DE DATATION DES GRANDES ÉPOQUES SAHARIENNES

Av. J.-C.	Climat	Faune/Flore	Les Hommes	Manifestations
8000-5000 (Tritonis ?)	Tempéré ; chaud, de type canarien	Faune et flore abondantes	Ibéro-Maurusiens, Atlantes	Économie de subsistance et chasse
5000-3000	Lacs et pâturages. Régression de l'hydrographie	Éléphants, bubales, échassiers, girafes	Apports « Peuls », « Éthiopiens »	Chasse et élevage
3000-2000	Pâturages avec premières zones désertiques	Bovidés, antilopes, fin du bubale	Influence égyptienne, civilisation des éleveurs	Art pariétal. Tassili et Sud-Maroc
2000-1000	Développement du désert, régression des pâturages	Toujours éléphants, bovidés et cheval	Apports orientaux et asiates (Lixus ?)	Apparition du bronze, transports et commerce Début des « chars »
1000-500	Désert recouvre majeure partie des anciens pâturages	Cheval, bovidés	Apports sémites. Débuts des grandes migrations	Route des chars. Le fer
200 av. 50 apr. J.-C.	Premiers dromadaires, début des migrations chamelières			

Nous la résumerons ainsi :
1° Époque des « têtes rondes » et aussi du bubale, caractérisée par des dessins et gravures de grande dimension (5000 environ à 4000 av. J.-C.) ;
2° Période « bovidienne », correspondant à l'introduction d'une vie pastorale intense dans un Sahara encore humide (4000 à 2000 av. J.-C.) ;
3° Age des « Garamantes » qui, avec leur cavalerie

et leurs chars, sillonnaient les itinéraires transsahariens. Cette période nous a laissé d'amusantes – et parfois humoristiques – images d'attelages (1000 à 400 av. J.-C.) ;
4° Période « camélienne », qui ne commence qu'après l'ère chrétienne et se poursuit encore aujourd'hui.
Henri Lhote, avec lequel je me suis longuement entretenu des gravures rupestres du Maroc (il a pu venir en étudier et admirer quelques-unes sur place), estime que la plupart des courants de civilisations qui ont marqué le Tassili et le Sahara central ont dû atteindre les massifs montagneux du sud marocain.
En conséquence, des dessinateurs de la même école artistique que celle du Tassili auraient dû, selon lui, décorer les parois rocheuses de l'Anti-Atlas en représentant les mêmes animaux, suivant une technique et des moyens adaptés aux lieux.

Principales « stations rupestres » reconnues par diverses missions archéologiques (dont celles de l'auteur) au cours des trente dernières années.

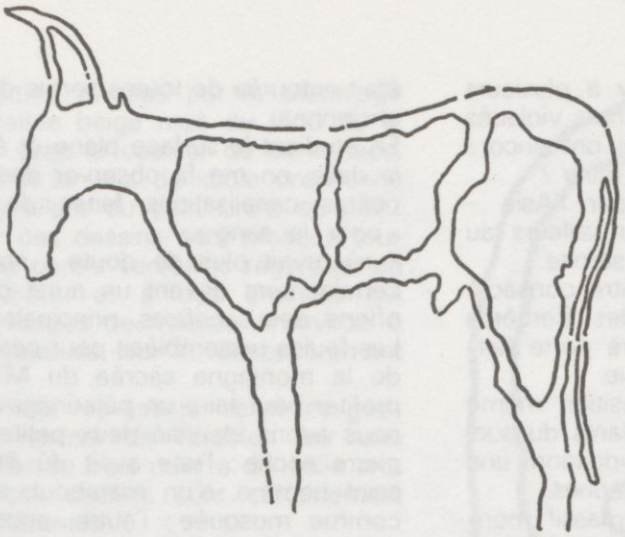


Il restait à vérifier sur place, après avoir étudié tout ce qui aurait pu être oublié concernant cette question. Dès 1959, je m'étais mis au travail avec un petit groupe de chercheurs.
Premier indice favorable : une communication, déjà ancienne, du Service des Antiquités du Maroc, concernant deux gravures rupestres à proximité de Tafraout, au cœur de l'Anti-Atlas.
De 1959 à 1961, j'ai eu l'occasion de diriger plusieurs des missions qui se proposaient, non seulement d'étudier les dessins préhistoriques existants ou supposés, mais aussi de ramener une moisson de documents concernant le folklore de l'Anti-Atlas.
Encouragé par le ministère marocain de l'Éducation nationale et le Service des arts et du folklore, le groupe s'était étoffé de techniciens et de bonnes volontés ; il trouva aussi les concours financiers nécessaires[1].
Les résultats de ces missions ont comblé tous nos vœux, dépassé même nos espérances.

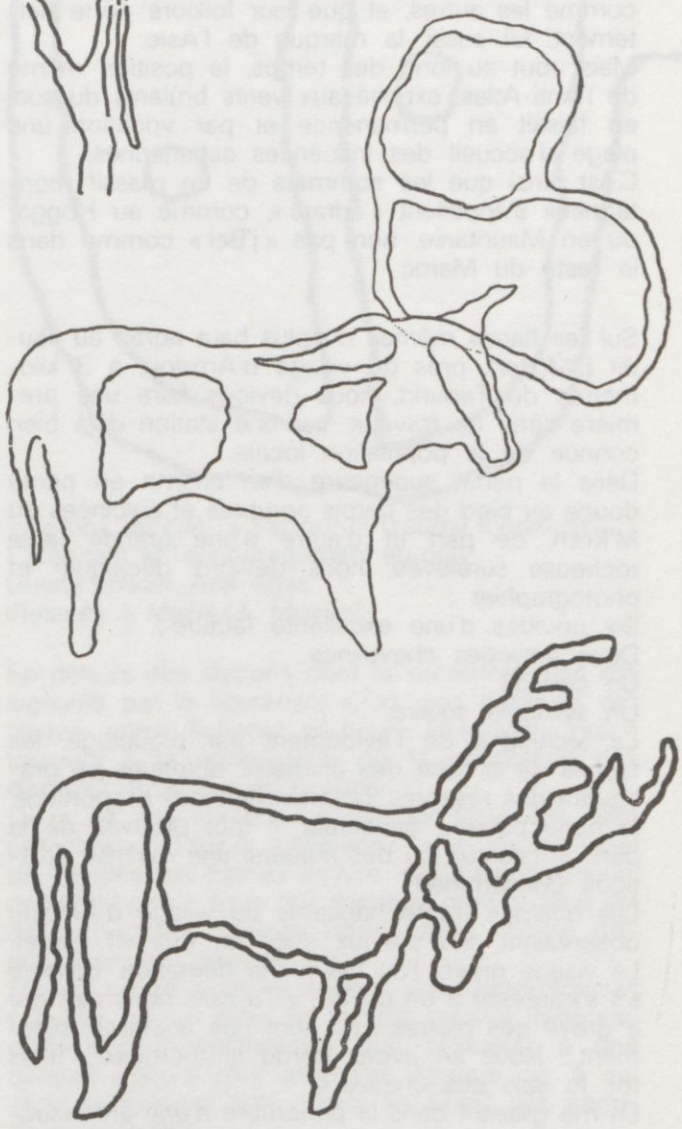
L'Anti-Atlas est une chaîne montagneuse qui se détache du grand Atlas marocain en direction du sud-ouest et forme avec lui une sorte de fourche. Dans cette fourche, la fameuse vallée du Souss, sorte de « Californie marocaine » où poussent orangers, oliviers, grenadiers, bananiers, et où viennent en primeurs tous les légumes.
Entre le Souss et les Hamadas sahariennes, un massif aride et rocailleux dont les sommets approchent les 2 500 mètres.
Ce massif, comme toutes les régions sahariennes, n'a cessé de s'assécher au cours des millénaires. Chaque année, sur les flancs de l'Adrar M'Korn (« la grande montagne », point culminant de l'Anti-Atlas), régressent les maigres pâturages qui laissent la place à davantage, toujours davantage de pentes caillouteuses.
Dans les innombrables fonds de vallées où les rivières, aujourd'hui à sec, ont laissé des banquettes de limon, sont cultivés l'orge et le maïs, à l'ombre des amandiers et des arganiers.

Ces deux arbres donnent les matières premières nécessaires pour la confection de l'ammlo, plat

1. Ont facilité et encouragé ces missions – qu'ils en soient à nouveau remerciés :
S.E. Mohammed-el-Fassi, MM. Sefrioui et Euzenat, M. Kamel Zebdi, Mme la Cherifa de Timguilcht.
Y ont participé : MM. El-Hadj Ahmed, André Moyen, Farid Benbarek, Mohammed Bouamri.



Antilope chevaline. Bovidé combiné avec signe plus ancien.



Cervidé. L'Mgzert, Anti-Atlas (relevé Jean Mazel)

régional que l'on tient toujours prêt d'avance, servi au dessert en général, ou offert à toute heure en guise de collation à l'invité non prévu que l'on reçoit « à la fortune du pot ».
L'ammlo est une sorte de purée d'amandes préalablement grillées, puis écrasées avec de l'huile d'argan et du sucre. Sa saveur rappelle celle du caramel.
L'amande, seul produit excédentaire de ces montagnes déshéritées...

Le montagnard de l'Anti-Atlas appartient au groupe berbère « tachelaheït », appelé, par dérivation, « chleu ». Il sait qu'il ne peut compter sur ses rudes vallées pour faire vivre sa famille.
Aussi, très jeune, il s'expatrie pour tenter sa chance dans un commerce bien particulier, **celui de l'épicerie.**
On le trouve, avec ses frères et cousins, tenant boutique aussi bien à Tanger qu'à Saint-Denis ou à New York.
On raconte qu'ils sont dix mille dans la capitale américaine, et vingt mille à Paris...
Mais le Chleu de l'Anti-Atlas affectionne particulièrement les beaux quartiers des grandes villes marocaines.
Dans son magasin de Rabat ou de Casablanca ouvert nuit et jour, où il lui arrive souvent de coucher sur une natte, il peut vous fournir, au meilleur prix, des produits du monde entier.
Il est imbattable dans son commerce, connaît bien ses clients et, fin psychologue, sait à qui il peut faire crédit.
Chaque année, pendant qu'un parent surveille son magasin, il va passer quelques semaines au village natal, où il retrouve sa femme aux grands voiles bleus et aux lourds bijoux d'argent, demeurée sous la garde de ses vieux parents.

Une fois fortune faite, il revient toujours au pays natal. Il améliorera la maison de famille, et son seul luxe sera une grosse voiture américaine, qu'il enferme dans un garage en terre battue.
De qui ces hommes tiennent-ils ces qualités commerciales, ce sens de l'économie, et aussi cette sagesse ?

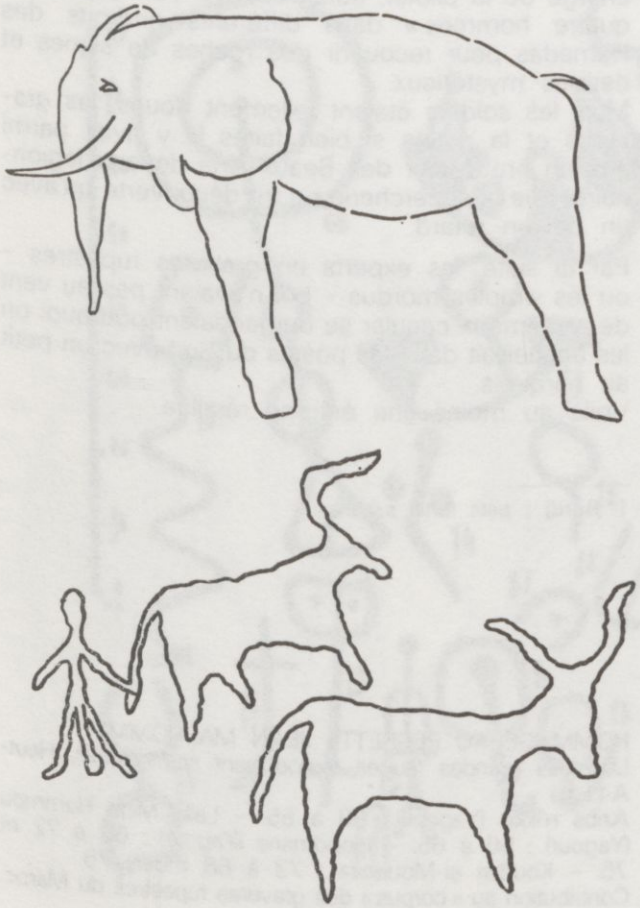
Sont-ils de la race de ceux qui, il y a plusieurs milliers d'années, gravaient sur les rochers violacés – d'une main sûre – des images qui ont encore aujourd'hui la faculté de nous faire rêver ?
Leurs visages, fortement marqués par l'Asie – beaucoup plus fortement que partout ailleurs au Maroc –, ont une dominante judéo-sémite.
Nous verrons d'ailleurs, dans le chapitre consacré aux Berbères, qu'ils ne sont pas des Berbères comme les autres, et que leur folklore porte nettement, lui aussi, la marque de l'Asie.
Mais, tout au long des temps, la position même de l'Anti-Atlas, exposé aux vents brûlants du sud, en faisait en permanence et par vocation une plage d'accueil des influences sahariennes.
C'est ainsi que les sommets de ce massif montagneux s'appellent « adrars », comme au Hoggar ou en Mauritanie, non pas « j'Bel » comme dans le reste du Maroc.

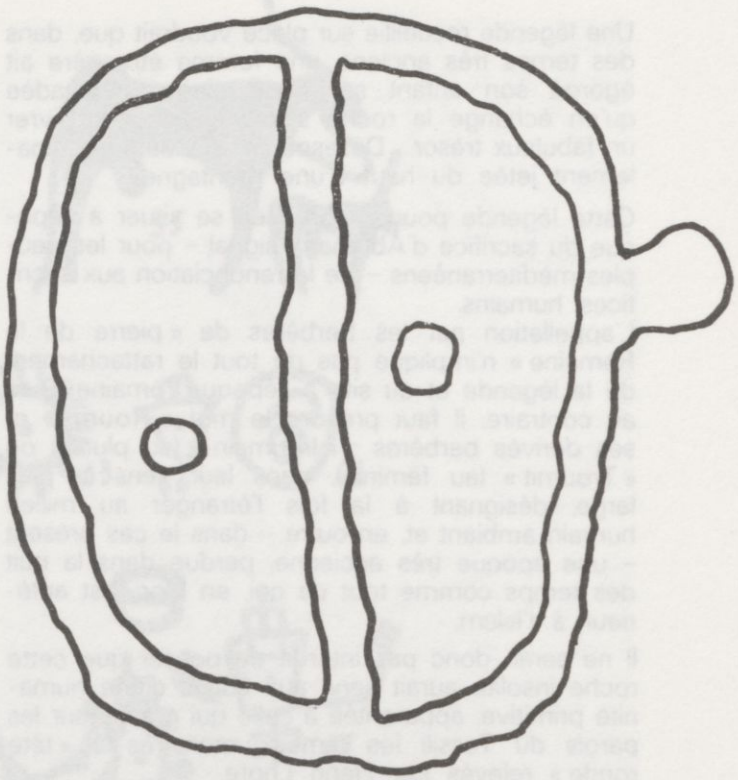
Sur les flancs mêmes du plus haut adrar, au lieu-dit L'Mgzert, près du village d'Amzlou, à 3 kilomètres de Taourirt, nous devions faire une première série de travaux, sur une station déjà bien connue de la population locale.
Dans la partie supérieure d'un champ en pente douce au pied des parois abruptes et calcinées du M'Korn, de part et d'autre d'une grande table rocheuse surélevée, nous devions décalquer et photographier :
Six bovidés d'une excellente facture ;
Deux antilopes chevalines ;
Un cervidé... ;
Un symbole solaire.
La technique de l'évidement par piquetage, les taches de la robe des animaux, obtenues en pratiquant des réserves, la perfection des proportions, le riche pouvoir évocateur – tout prouvait de la part de l'auteur (ou des auteurs) une maîtrise artistique consommée.
Les quelque trente habitants du village d'Amzlou observaient nos travaux avec un très vif intérêt. Le visage grave, l'un d'eux me demanda, comme s'il s'adressait à un devin : « Tu dois nous dire qui a gravé ces pierres... ce sont nos ancêtres, sûrement... Nous en avons perdu la mémoire... mais toi, tu sais ces choses. »
En me glissant dans la pénombre d'une anfractuosité j'allais, quelques instants après, découvrir que la pierre formant plafond de l'abri était ornée de deux gravures non encore repérées, et totalement incompréhensibles : un entrelacs de traits et de cercles évidés, dont le calque a révélé une œuvre étonnamment surréaliste.
Peu à peu, les langues se délièrent, et l'on me dit que la grande table, appelée d'ailleurs M'Gzert – ce qui veut dire en berbère **Lieu du Sacrifice** –, était entourée de toutes sortes de superstitions très anciennes.
En étudiant la surface plane et à peine inclinée de la dalle, on me fit observer des rigoles, sortes de petites canalisations faites de main d'homme... « pour le sang ».
Il n'y avait plus de doute : nous nous trouvions certainement devant un autel où avaient dû être offerts des sacrifices, principalement de taureaux. Les foules rassemblées pour ces sacrifices, au pied de la montagne sacrée du M'Korn, devaient en profiter pour faire un pèlerinage à son sommet, où nous avons identifié deux petites constructions en pierre sèche ; l'une avait dû être l'ermitage d'un saint homme, d'un marabout, et était considérée comme mosquée ; l'autre, encore plus en ruine, contenait les restes d'un autel de type phénicien ou judéo-chrétien.
Le grand intérêt porté à nos travaux par les populations, à Amzlou et dans les autres sites, nous a permis de constater que ces habitants de l'Anti-Atlas savaient, quand il le fallait, se passionner pour autre chose que leurs magasins.

Cet intérêt se transforma bientôt en enthousiasme. Partout, nos missions furent choyées. Nous serions restés un an dans la région si nous avions accepté toutes les invitations...
En dehors des travaux des « rabatteurs », des recherches furent effectuées au bureau du caïd installé à Tafraout, dans l'ancien poste français des A.I.[1]
Le caïd Hadj Ahmed trouva un soir, dans de vieilles archives, une note, succincte mais précise, signée « lieutenant Krug », et indiquant des emplacements de dessins d'animaux repérés par lui au cours de randonnées à cheval en 1938.
Cette note – qui avait été transmise à l'époque par le colonel de Fleurieu – permit d'étudier, à Taza, à Tirmismat et à Guelta Imtkan, des dessins d'une très belle facture dans l'ensemble, et de dimensions variant entre 1,70 m et 30 cm de longueur : au total cent dix-neuf animaux.
Les gravures de ces trois stations appartiennent à l'époque dite des « bovidés » et représentent des bœufs et des vaches avec de grandes cornes, parfois dessinées de face – en forme de lyre –, alors que l'animal est de profil en silhouette.
Pour les petits dessins, le procédé employé est le tracé et le découpage en pointillé, obtenu par piquetage avec un silex dur sur une paroi rocheuse plus tendre.

1. A.I. : abréviation de « Affaires indigènes » ; désignait le corps d'officiers qui, pendant le protectorat français, administrait les Territoires du Sud.

Le trait et les parties évidées par le piquetage prennent ainsi la teinte beige rosé du fond de la roche, qui tranche avec la couleur de sa surface, à laquelle le soleil et le vent de sable ont donné une teinte cramée allant du pain brûlé au noir.
Détail intéressant : ces dessins sont presque toujours situés sur des parois verticales regardant en direction du couchant, et à des endroits qui devaient être des berges de rivières, à environ 6 à 8 mètres au-dessus de leur lit, désespérément sec aujourd'hui.
Cet approfondissement représente, selon les géologues, le travail normal de l'érosion sur une période pouvant aller de trois mille à dix mille ans. De toute façon, ces dessins sont certainement d'époques très différentes.
C'est ainsi que l'animal appelé par la mission « l'hippopotame de Tirmismat » est certainement d'une facture beaucoup plus ancienne : le dessin est seulement cerné par un trait creux, de section arrondie comme une gouttière.
Le tracé de ce trait est tellement émoussé et la teinte de son fond tellement patinée qu'il doit s'agir d'un des plus anciens dessins.





« Tombé du ciel... » Tazrout N'Troumit (ci-dessus).
L'éléphant et l'encouragement au coït.
Guelta Imtkan, Anti-Atlas.
(Relevés J. Mazel/A. Moyen).

En dehors des stations dont la présence avait été signalée par le lieutenant Krug, nos missions ont trouvé, entre Tafraout et Foum el-Hassan, grâce toujours à la coopération de la population des **douars**[1], trois autres stations.
Deux de ces stations, au lieu-dit Douroudi, sont rattachées à l'école saharienne avec un troupeau de bovidés aux cornes en lyre, des élans d'Afrique, des éléphants..., tous des animaux dont la race est définitivement éteinte dans cette région depuis d'innombrables siècles.
Mais la troisième, qui comporte deux roues solaires gravées sur un bloc de basalte arrondi (morceau d'aérolithe probablement), doit remonter à une époque encore plus ancienne, époque où, à cet endroit, devaient être offerts au Soleil des **sacrifices humains.**

Le bloc rocheux, avec sa forme étrange de grande selle évasée au centre, est appelé lui-même, par les « vieux » du pays, Tazrout n'Troumit : « La pierre de la Romaine » ; il est situé au milieu d'un champ, non loin d'Imzilen.

1. **Douar** : mot arabe signifiant village.

Une légende recueillie sur place voudrait que, dans des temps très anciens, une femme étrangère ait égorgé son enfant sur cette pierre, persuadée qu'en échange la roche s'ouvrirait pour lui livrer un fabuleux trésor... Désespérée, elle se serait finalement jetée du haut d'une montagne.

Cette légende pourrait fort bien se situer à l'époque du sacrifice d'Abraham, signal – pour les peuples méditerranéens – de la renonciation aux sacrifices humains.
L'appellation par les Berbères de « pierre de la Romaine » n'implique pas du tout le rattachement de la légende et du site à l'époque romaine. Bien au contraire, il faut prendre le mot **« Roumi »** et ses dérivés berbères : « Iroumaïn » (au pluriel) ou « Troumit » (au féminin), dans leur sens le plus large, désignant à la fois l'étranger au milieu humain ambiant et, en outre – dans le cas présent – une époque très ancienne, perdue dans la nuit des temps comme tout ce qui, en bloc, est antérieur à l'Islam.

Il ne serait donc pas interdit de penser que cette roche insolite aurait servi aux cultes d'une humanité primitive, apparentée à celle qui gravait sur les parois du Tassili les fameux monstres à « tête ronde » relevés par Henri Lhote.
Certains paysans m'ont dit : « On croit, dans le pays, que cette pierre est tombée du ciel avec les gravures déjà faites, venant de quelque autre planète ! »

L'ensemble des dessins étudiés par les missions, leur similitude avec ceux ramenés des stations sahariennes déjà connues sembleraient prouver que la civilisation des grands pasteurs, qui florissait à un âge où le Sahara était en grande partie verdoyant, a touché les versants sud de l'Atlas.

En plus du charme de ses amandiers en fleur, de ses rochers aux formes chaotiques, de ses cirques montagneux déchiquetés, de ses fiers villages, la région de Tafraout, capitale administrative de l'Anti-Atlas, est maintenant un **haut lieu mondial** d'art préhistorique, avec ses six stations reconnues et inventoriées.
Quatre d'entre elles sont très facilement accessibles, les deux au sud demandent chacune un trajet à dos de mule de quelque deux ou trois heures, à partir de l'extrémité du chemin carrossable... Les passionnés de « safaris archéologiques » connaissent aussi, à Tafraout, un autre bonheur, celui de retrouver chaque soir – après les fatigues et les joies de l'exploration – le confort raffiné et la sobre élégance d'un « gîte d'étape » de l'Office marocain du tourisme.
Mais s'il y a, dans cette partie du Maroc, une densité considérable de gravures sur rocher, il ne faut pas oublier de mentionner celles de Foum el-Hassan, d'Akka et de Tata, le long de l'oued Draa, étudiées à diverses reprises par les professeurs Monteil, Monod, Mauny et la courageuse Odette de Puygodeau.
Au sujet de celle-ci, on raconte que des légionnaires, en poste quelque part dans le Sud, longtemps avant l'indépendance du Maroc, lui firent un jour une mauvaise farce.
Sachant qu'elle était à la recherche de gravures rupestres, le lieutenant responsable d'un **bordj**[1], chargé de la piloter, aurait envoyé « un caporal et quatre hommes » dans différents endroits des Hamadas pour recouvrir des roches de signes et dessins mystérieux.
Mais les soldats étaient tellement doués, les gravures et la patine si bien faites (il y avait parmi eux un professeur des Beaux-Arts devenu légionnaire) que la supercherie ne fut découverte qu'avec un certain retard.

Par la suite, les experts en gravures rupestres – ou les simples mordus – qui n'avaient pas eu vent de ce fameux canular se demandaient pourquoi on les accueillait dans les postes du Sud avec un petit air narquois.
Voilà au moins une énigme résolue.

1. **Bordj** : petit fortin saharien.

Cette planche a été choisie pour montrer la variété des types de gravures que l'on trouve dans le Haut-Atlas en dehors des roues solaires : bovidés d'influence saharienne ; armes ; bijoux ; êtres humains ; signes magico-religieux, etc. Notez, en bas à droite, le paraphe plein de modestie : J.M.

HOMMAGE AU REGRETTÉ JEAN MALHOMME.
Une des grandes feuilles reproduisant ses calques, Haut-Atlas
Azibs n'Ikkis (Yagour) : 53 à 55. – Lalla Mina Hammou (Yagour) : 56 à 65. – Igoudmane (Yagour) : 66 à 72 et 75. – Koudiat el-Mouissira : 73 à 88 moins 75.
Contribution au « corpus » des gravures rupestres du Maroc.